

VICTORIA KIELS

LA VIE SECRÈTE
D'UNE JEUNE FILLE
CONTEMPORAINE

Tome 1

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-771-1

Dépôt légal : septembre 2023

*À l'âge de l'enfance on aime rêver,
À l'âge de l'adolescence, on rêve d'aimer.*

Ce livre contient des scènes qui peuvent ne pas convenir à un public de moins de seize ans. Le contenu aborde des sujets tels que la consommation de drogues et des scènes à caractère sexuel.

PARTIE I

DÉCOUVERTES ET MARIVAUDAGE

Chapitre 1

4 septembre 2008

Premier jour de lycée. La sonnerie retentit, faisant écho à l'anxiété qui nouait mon ventre. Le regard inquiet et le cœur battant, je m'avançai en rang à l'appel du professeur principal, également professeur de mathématiques pour l'année comme il annonça en guise d'introduction. C'était un homme aux cheveux longs, le dos recourbé et qui parlait très vite. D'un geste vif, en nous présentant de façon expéditive les différentes coursives du lycée d'Artagnan, il nous intima de le suivre dans un escalier verdâtre, mal entretenu. Il nous emmena jusqu'à sa salle où il nous demanda de nous asseoir. Son désintérêt et sa désinvolture pour les nouvelles têtes boutonneuses étaient remarquables et assumés. Son manque d'organisation qu'un classeur mal rangé posé négligemment sur un bureau en bois semblait affirmer, et son dégoût visible de sa responsabilité de professeur principal en étaient presque cocasses. Il chercha une feuille parmi son bric-à-brac de documents et outils de géométrie puis annonça que chacun aller devoir se présenter aux autres en cinq phrases maximum. Il prit ce qui semblait être un trombinoscope, alla s'asseoir sur le bureau à gauche du tableau en ardoise, et appela le premier nom de la liste. M'appellant Apolline Abadie, je fus, bien entendu, la première à devoir y passer. J'en avais l'habitude depuis le collège. J'aurais pu porter un nom débutant par Z, voire Y... ou bien J. C'est bien J, non ? Alors voilà, je commençai. « Je m'appelle... » Que pouvais-je raconter de captivant à mon sujet ? Mon prénom, mon âge... rien de bien palpitant. « J'aime bien la lecture, la musique... » À mesure que les mots s'échappaient de ma bouche, je réalisais combien ma vie était d'une insignifiance déconcertante. Supporter tous ces regards

rivés sur moi était un véritable supplice. Je rougissais, bégayais, transpirais... Je n'eus pas grand-chose à dire et terminai mon allocution rapidement. Je me rassis sur ma chaise, tremblante. Dans un geste incontrôlé, ma trousse glissa de mes mains pour atterrir bruyamment au sol – par chance, elle était bien close – et ce geste maladroit attira les railleries de mes camarades. En somme, une introduction des plus calamiteuses. S'ensuivit alors le tour des autres élèves, tous plus ou moins embarrassés que moi. Cette constatation me conféra un certain soulagement. De surcroît, il n'y avait personne de mon ancien établissement scolaire dans ma classe. Mieux encore, quelques nouvelles têtes semblaient aimables. Je parvins à échanger quelques mots avec Arthur, mon voisin de bureau, mais notre timidité mutuelle limita notre conversation à des commentaires sur l'emploi du temps jeté avec une négligence singulière sur notre table par le professeur.

Les premiers jours furent empreints de découverte. Une atmosphère distincte flottait dans les airs, bien éloignée de celle que j'avais connue au collège. Les lycéens se démarquaient par leur relative maturité, et leur retenue en termes de cris. Les jeunes garçons se tenaient en groupes, constitués de cinq ou six individus, tandis que des duos ou trios d'élèves s'approprièrent les bancs de la cour, majoritairement des jeunes filles. Avec une certaine timidité, j'entamai des discussions avec certains d'entre eux, mais lors de cette première semaine, je demurai relativement isolée. Cela ne m'étonna guère puisque la sociabilité n'était pas l'une de mes qualités premières.

Je parlai avec Alice Arricau lors de notre premier cours d'italien, le lundi suivant la rentrée. Elle fit une blague futile, mais cela m'avait fait rire. J'avais déjà apprécié son humour frivole ainsi que sa faculté à relativiser les choses lors de sa présentation qui suivit la mienne le jour de la rentrée. Elle maniait l'autodérision avec une habileté éloquente. Toutefois, au fil de nos conversations, je perçus rapidement une facette plus fragile d'Alice, une Alice blessée par de jeunes années difficiles. Elle m'expliqua qu'elle résidait avec sa mère et ses sœurs depuis la séparation de ses parents, qui survint lorsqu'elle avait dix ans. Nous partagions toutes deux un engouement pour les cours de français et d'italien. Ainsi, nous passâmes les deux premières semaines en compagnie l'une de l'autre, entamant de brèves conversations

avec quelques autres élèves, sans vraiment éprouver d'affinités profondes avec eux.

Puis, quelques jours après, nous fûmes en mesure de percer les mystères entourant la personnalité de Mélissa Rivière, une jeune fille de notre classe dotée d'une originalité frappante, aussi bien dans son apparence que dans sa façon de s'exprimer. Mélissa s'était fait remarquer lors d'un cours de chimie. Notre professeur, une petite dame peu sûre d'elle, l'avait surprise en train de lire un autre ouvrage dissimulé derrière son livre de chimie. Lorsqu'elle lui arracha le livre des mains, elle lut le titre à voix haute. Il s'agissait de *Justine ou les Malheurs de la vertu*, écrit par le Marquis de Sade. La surprise et la confusion se peignirent sur le visage de notre enseignante qui, devenue écarlate, descendit furieusement les marches de l'amphithéâtre en confisquant le livre. Les joueurs de rugby et les élèves issus de la campagne, qui formaient la majorité de notre classe, éclatèrent alors de rire et affublèrent Mélissa de l'étiquette de nymphomane, un terme injurieux qu'ils prenaient plaisir à lui rappeler chaque fois qu'ils la croisaient dans les couloirs. À la fin de la journée, Alice et moi étions allées la voir afin de comprendre pourquoi elle possédait ce livre, et pour savoir si elle était prête à assumer les conséquences de cet incident, qui ne manqueraient certainement pas de la poursuivre pour le reste de l'année. C'est alors qu'elle avait répondu avec un aplomb déconcertant :

« Cela ne me dérange absolument pas, ils sont tous plus bêtes que leurs ballons, et puis, oui, j'avoue, le sexe en général m'intéresse. D'ailleurs, j'espère perdre ma virginité cette année ! »

Ébahies devant une telle audace, Alice et moi ne savions pas alors si elle fut sérieuse ou non. Toutefois, subjuguées par sa force de caractère et l'étendue déjà considérable de ses connaissances en matière de sexualité, nous voulûmes en savoir plus sur cette fille surprenante. Au fil des jours, nous eûmes la certitude qu'elle avait été fidèle à elle-même lors du cours de chimie. Ainsi était Mélissa, s'adonnant à la lecture d'ouvrages interdits et abordant des sujets philosophiques lors des récréations. Elle avait récemment débarqué de Toulouse en compagnie de sa mère Véronique. Son père, Laurent, était resté là-bas pour des raisons professionnelles. Ce dernier officiait en tant que gardien dans une somptueuse propriété située près de Toulouse. Ses

parents entretenaient une relation ouverte et discutaient librement de tous les sujets. Depuis son plus jeune âge, Mélissa avait été habituée à un mode de vie extrêmement bohème, d'une liberté totale, parfois teintée d'une légère dimension sectaire. Elle avait un frère prénommé Victor, de quinze ans son aîné. Celui-ci résidait à Montauban, où il tenait une petite boutique de vélos d'occasion. Mélissa avait une peau métissée de par les origines marocaines de ses grands-parents maternels et une chevelure mi-longue lisse d'un noir corbeau. Délicate, svelte, et dotée d'un goût raffiné pour la mode et les belles choses en général, Mélissa se démarquait au sein du lycée. Elle revêtait des vêtements et accessoires tendance achetés en friperie, qu'elle apercevait sur les blogs ou magazines de mode. Elle s'inspirait de l'iconique Kate Moss pour construire ses looks, souvent singuliers. Il n'était pas rare de la voir flâner affublée de hauts étincelants ou de chapeaux, ce qui lui valait réprimandes et admonestations de la part des enseignants et surveillants. Cependant, elle faisait fi de ces opinions. Peu lui importait ce que l'on pouvait penser d'elle, les commentaires qui lui parvenaient ou les sanctions qui lui étaient infligées. Elle ne se souciait guère de l'avis d'autrui. Son arrogante indépendance et sa folie légère nous surprenaient fréquemment. Cependant, ses propos parfois incisifs dissimulaient, en réalité, un manque de confiance en elle. Pour le masquer, elle préférait endosser le rôle d'une diva fantasque que les gens, de manière naturelle, jugeaient surfait.

Alice se distinguait de notre trio par sa sociabilité naturelle et sa facilité à engager la conversation. Malgré son apparence juvénile, caractérisée par de volumineuses boucles couleur châtain qui encadraient son visage rond parsemé de discrètes taches de rousseur, elle n'était pas aussi délicate qu'on pouvait le supposer à première vue. Dotée d'un humour teinté de sarcasme et parfois blessant, elle se plaisait à railler les autres. Son tempérament fougueux la rendait susceptible, prête à s'emporter sans prévenir. Sa mère était espagnole, et le teint hâlé qu'Alice avait hérité faisait transparaître ses origines andalouses. Telle une Bailaora, sa passion la transcendait. Lorsqu'elle était de bonne humeur, le monde semblait graviter autour d'elle, captivé par ses récits. Mais dès lors qu'elle s'irritait, il valait mieux s'en éloigner... Elle aimait beaucoup cuisiner et n'hésitait pas à partager avec nous des petits gâteaux faits maison. Elle nous conviait

parfois aussi à déjeuner. Nous profitons alors de produits d'une qualité exceptionnelle dont son père Bertrand, riche exploitant agricole, disposait en abondance, qu'il s'agisse de fruits, de légumes ou de viandes. C'est ainsi que certains mercredis, après les cours du matin, nous quitions à pied le lycée d'Artagnan de Pell-Mayzac, pour aller savourer chez Alice, un assortiment de viandes de canard allant du foie gras aux aiguillettes de haute qualité, provenant directement du stock familial.

Quant à moi, Apolline, j'incarnais la timide du groupe, une fille discrète que personne ne remarquait habituellement, et à laquelle personne ne prêtait attention. La plupart de mes mots, de mes plaisanteries ou de mes remarques passaient inaperçus, ou dans le cas où ils étaient perçus, le message qu'ils véhiculaient n'était jamais vraiment compris. J'avais des cheveux blonds ondulés, de longueur moyenne, et de nombreuses taches de rousseur parsemaient mon visage que je trouvais enfantin. Avec mes parents, je résidais dans un modeste appartement des années 1980. J'avais pu hériter de la chambre spacieuse de ma sœur lors de son départ volontaire de la maison quelques années auparavant. Mon père, Christian, artisan de métier, mettait son expertise au service de divers travaux d'intérieur, tandis que ma mère, Francine, dispensait des cours de secrétariat et de comptabilité à domicile. Elle assistait également mon père dans la gestion de son entreprise.

Je débattais de littérature, de films et de musiques avec Mélissa et Alice, dont les références s'étendaient bien au-delà des miennes, et surtout, s'orientaient vers des œuvres inconnues pour moi. Tandis que j'adorais Star Wars, elles, en revanche, s'enthousiasmaient pour les films de Godard. C'est en compagnie de Mélissa et Alice que je découvris pour la première fois, *Nouvelle Vague*, un samedi après-midi. Nous l'avions loué au vidéoclub du coin. N'étant guère familiarisée à ce genre de cinéma, je ne fus pas réellement captivée, et malgré leurs analyses et leurs nombreux arguments enthousiastes, le film ne m'avait pas vraiment conquise. Cependant, au bout de vingt minutes de discussion passionnée de leur part, je feignis d'être convaincue et m'enthousiasmai à mon tour sur les références à Mary Shelley, même si, au fond, je préférais toujours les batailles de sabres laser au cinéma d'auteur. Mélissa était très boboïsée et ne jurait que par des œuvres hautement intellectuelles. Alice, quant à

elle, se montrait plus ouverte aux références populaires. Nous partagions toutes deux un amour pour les films de Louis de Funès, par exemple, ainsi qu'une excitation pour le *Big Deal* ou le *Maillon Faible*. Cela nous rapprochait davantage.

Notre trio de filles avait, quelque temps après la rentrée, fit la connaissance d'Ariel et de Julie, lors d'une après-midi à flâner dans le Jardin des Fleurs, où les jeunes de la ville se rassemblaient en groupes. Assises en tailleur sur d'imposants rochers, lunettes de soleil sur le nez et chantonnant *Reptilia* des Strokes qui jouait sur le BlackBerry d'Alice, nous observions subrepticement un groupe de jeunes qui faisaient du skate. Attirés par la musique, une fille et un garçon, membres du groupe d'en face vinrent vers nous pour engager la conversation. Julie Bertoumieu, d'une stature modeste et légèrement enrobée, à la peau claire et aux cheveux châtain agrémentés de reflets roux, arborait une coupe garçonnette. Elle était très pétillante et avait une connaissance étendue en matière de culture rock. Fan de Nirvana et des Stones, elle avait adopté un look seventies, composé d'un jean et d'un t-shirt noir. Un foulard noué autour de son cou venait compléter sa tenue. Elle paraissait presque super active tant elle gesticulait en parlant. Son père, Phillipe, était maître de conférences en philosophie politique à Toulouse mais voyageait beaucoup pour donner des cours en France et à l'étranger. Sa mère, Monique, s'occupait d'elle et de son petit frère dans leur maison de famille à la campagne. Bien sûr, elle détestait son frère. Il avait douze ans. Pour nous, c'était un bébé. Julie vouait une passion inconditionnelle à Françoise Sagan et nourrissait le désir de devenir écrivaine ou journaliste de guerre. Indépendante et solitaire par nature, elle était familière avec bon nombre de jeunes de la ville sans toutefois se rattacher à un groupe particulier.

Ariel Falibert, le garçon qui l'accompagnait, était son meilleur ami depuis l'enfance. Bien qu'il partageait la même classe qu'Alice, Mélissa et moi, nous n'avions jamais entamé de conversation avec lui jusqu'à ce jour. D'une nature réservée, il se montrait peu loquace. Cependant, au fil de notre échange, nous découvrions en lui un véritable connaisseur de cinéma et de théâtre. Il avait une sœur aînée de vingt-trois ans, prénommée Yaël, qui étudiait à Bordeaux. Leur grand-père paternel était de confession juive, tandis que leur grand-mère était chrétienne.

Les parents d'Ariel, Simon et Christine, bien que revendiqués athées, avaient néanmoins choisi de perpétuer certaines traditions juives, notamment en ce qui concerne les prénoms au sein de la famille. Ariel était le nom de leur grand-père, tandis que Yaël était celui de leur grande tante. Le père d'Ariel et de Yaël était un courtier-assureur connu à Pell-Mayzac, et leur mère donnait des cours de poterie à domicile.

Lorsqu'Ariel évoqua sa troupe de théâtre ce jour-là, le dernier pont reliant leur duo à notre trio se construit. Alice avait fait partie de la même compagnie dans son enfance. Ariel aussi aimait Godard. D'ailleurs, il lui ressemblait un peu. Pour ma part, je me sentais un peu en marge. Toutefois, j'apprenais énormément de ces jeunes âmes avides de connaissances, passionnées de sujets inconnus pour moi. Les écouter me captivait, moi qui venait d'une famille plus incollable sur les émissions de télévision populaires que sur sur Le Roi Lear ou les partitions de Tchaïkovski.

Notre petit groupe demeura uni lors des premières semaines du lycée, bien que Julie ne soit pas dans la même classe. Lors des pauses, nous nous rejoignons sur l'un des bancs jouxtant la bibliothèque, et un humour cynique et sarcastique nous reliait. Nous passions en revue les cours, les enseignants ou les remarques absurdes de certains élèves, voire même les nôtres que nous tournions en dérision. Puis, après les cours, nous restions un peu plus pour programmer les activités du week-end. Au zénith de nos quinze ans, nous savourions avec délice la liberté que nous offraient nos jeunes années.

Quelques jours après la rentrée, le monde apprit la faillite de la banque américaine Lehman Brothers, les professeurs en parlèrent en cours. Mes amis ne s'y intéressèrent pas. Moi, j'étais sidérée. « Comment une banque, qui plus est américaine, pouvait-elle connaître la faillite ? » m'interrogeais-je intérieurement. Les explications fournies ne parvenaient guère à éclaircir mes pensées. « Subprimes, valorisation boursière, Grande Dépression, crise financière... » Tous ces termes m'étaient étrangers. Néanmoins, contrairement à mes amis, je fus témoin de certaines conséquences de ce choc financier. Au fil des semaines, mon père vit ses contrats se raréfier, tandis que ma mère assistait impuissante à la déchéance d'un grand nombre de petites entreprises. Je percevais en eux une crainte palpable concernant les mois à venir, et notre quotidien se teinta d'une sobriété nou-

velle. Cependant, ils s'efforçaient de ne point extérioriser leurs appréhensions en ma présence. De nature optimiste, bien que la crise m'inspirât une certaine crainte, je demeurais relativement indifférente à toute forme d'inquiétude ou de responsabilité.